Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 23 (1915)
Heft: 1

Artikel: Les sépultures burgondes d'Elisried
Autor: Reichlen, Fr.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-20021

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

84 centimètres sur 67 centimètres et le morceau de droite 1 m 20 sur 67 centimètres également. Leur épaisseur accuse 14 centimètres.

L'intéressante décoration que porte la frise de l'un et l'autre fragments se passe de commentaire.

Ces deux morceaux d'entablement si robustes et si cossus où le sculpteur a gravé et combiné de son mieux les sujets que la fantaisie lui dictait, nous donnent une idée du caractère artistique que devaient revêtir certains édifices du bourg romain de Vidy et à ce titre ils sont du plus haut intérêt.

Nous sommes heureux d'avoir pu rappeler la découverte de 1869, non publiée jusqu'ici et de rendre hommage à l'aimable générosité de Mmes Marie de Linden et Gabrielle de Lessert qui ont bien voulu assumer les frais d'illustration de ce travail.

Julien GRUAZ.

LES SÉPULTURES BURGONDES D'ELISRIED

La nécropole burgonde d'Elisried est vaguement connue. Et c'est dommage. Car c'est aux antiques cimetières, à ces témoins du passé qu'il faut demander les éléments de la véritable histoire de nos origines. A qui s'adresser pour obtenir des renseignements, si ce n'est aux seuls monuments que les hommes ont laissé, à ces sépultures où les survivants déposèrent, par piété, dans les tombes creusées en plein champ comme les nôtres, tout un mobilier funèbre.

Ce qui nous retient surtout et qu'on ne peut regarder sans émotion, c'est ce mobilier funèbre, ce sont ces armes, ces colliers, ces bracelets, ces fibules de bronze, ces bijoux, ces

poteries d'une argile grossière placés près du mort, pour lui tenir compagnie. C'était là une idée touchante dont le secret mystérieux est encore bien gardé. Tout ce que ces objets peuvent nous dire, c'est que les êtres descendus avec eux dans la tombe étaient très préoccupés de la mort; mais quelle idée s'en faisaient-ils?

Nous pensons que le souvenir de la nécropole d'Elisried, qui n'a pas eu autant d'imprévu que celle de Bel-Air près de Lausanne, peut encore intéresser notre curiosité. Ici, nous sommes en présence d'un cimetière de la période barbare situé à 800 mètres d'altitude, dans une contrée qui est restée aujourd'hui encore dans une profonde solitude.

Pour nous diriger dans notre exposé, nous ne pourrions mieux faire que de nous servir des travaux de M. le Dr Edmond de Fellenberg, de Berne, qui a surveillé les fouilles et nous en a donné le résultat [1]. Mettons-nous pour ainsi dire à sa suite et visitons le cimetière d'Elisried. Nous utiliserons aussi les renseignements qu'il a bien voulu nous donner dans une course que nous avons faite avec lui.

Mais avant de parler du cimetière burgonde, nous pensons qu'une petite excursion à Elisried ne serait pas inutile.

C'est un hameau situé à environ trois kilomètres, côté oriental du municipe de Schwarzenbourg, gros bourg bernois, près de la Singine. Ce torrent fait une pro-

[1] Voir les *Mittheilungen der antiquarischen Gesselschaft* de Zürich. Vol. XXI, 7e cahier, 1886. « Das Gräberfeld bei Elisried ». Ce travail est accompagné de 10 planches lithographiées, très belles et surtout très sincères, augmentant la valeur du texte du savant archéologue bernois, que la mort nous a enlevé, il y a quelques années. M. Fellenberg a publié plusieurs travaux sur ses découvertes, qui furent souvent heureuses et toujours intéressantes. Le musée des antiquités de Berne, dont il fut le directeur, lui doit beaucoup. Il l'a enrichi d'objets rares.

fonde limite entre les cantons de Berne et de Fribourg. Il comprend quelques fermes disséminées et assises sur une certaine étendue de prairies, qui forme un domaine, *un fundus*. Tout est ancien ici, la mode n'y a pas pénétré. Les demeures sont toutes en bois. Une partie sert de logement à une famille et le reste, le plus grand espace de l'aire, est destiné à l'exploitation agricole et à abriter les animaux domestiques.

Si les façades des fermes sont basses et ne comprennent souvent qu'un rez-de-chaussée, la toiture par contre est élevée et très inclinée. On dirait une vaste tente cachant soigneusement tout ce qu'elle couvre. Les quelques gens du pays que nous avions pu rencontrer paraissaient aussi bronzés que la couleur de leurs habitations. Ce sont certainement les restes d'une forte race qui a pris une bonne part dans la transformation de la contrée. Celle-ci n'était pas d'une fertilité bien grande, les marécages envahissant encore certaines parties. Sans la route cantonale qui de Schwarzenbourg se dirige sur Riggisberg et emprunte le territoire d'Elisried, le hameau serait perdu. Dans le canton de Berne les sites charmants sont nombreux. La contrée d'Elisried en est par contre dépourvue. Cependant son horizon s'esquisse assez vaste. Au midi, par exemple, il y a les vastes et fraîches forêts du Gurnigel où il fait si bon flâner lorsque les feux de l'été dévorent la plaine. Bien au-dessus, dans le fond du ciel, un bel ensemble de montagnes forment une paroi gigantesque, dont les cimes les plus élevées sont le Stockhorn, le Hohmat et plus loin le Wirtnerengrat.

Mais nous devons quitter le tableau alpin pour revenir à nos sépultures.

Il existe dans la contrée de Schwarzenbourg une tradition dont l'origine est bien lointaine. Elle raconte que, autrefois, existait une ville païenne gouvernée par un roi. Un jour

le petit royaume aurait disparu sans que l'on connût la cause qui y avait mis fin.

On désignait même la place où le roi fut inhumé. C'est là où se trouve aujourd'hui une petite construction en pierres servant à cuire le pain : le four banal du hameau [1].

La tradition prit corps après des découvertes de monnaies romaines et barbares, de grosses tuiles à rebords, des fragments de pierres de tuf travaillées par l'homme.

C'est au hasard, qui est bon explorateur mais trop peu disert, que nous devons la découverte de la nécropole. Des familles, un clan fuyant la plaine qui ne présentait point un refuge assuré, s'est aventuré jusqu'ici et a choisi ce coin de terre pour s'y établir et ensevelir ses morts.

En 1884, Jean Zahnd qui labourait un champ derrière sa ferme rencontrait des obstacles, la charrue écorchait des pierres. Ayant soulevé une dalle il fut tout étonné de se trouver face à face avec un squelette montrant toutes ses dents. Cette découverte fit naturellement sensation et l'instituteur, quelque peu antiquaire, expliqua à un cercle de curieux que c'était l'un des habitants de l'ancienne ville païenne. On poursuivit les travaux, et d'autres tombes furent mises au jour. L'État de Berne s'intéressa à cette découverte et chargea le Dr Edmond de Fellenberg de diriger méthodiquement les fouilles, ce qu'il fit d'un bout à l'autre du champ, avec une persévérance et une critique sûres. Il y mit tout son amour d'archéologue. C'est ainsi qu'il a fouillé quatre-vingt-dix-neuf tombes murées ou non, dont trente-quatre renfermaient des objets funèbres.

Nous ne pouvons songer à les décrire, ce serait bien long ; nous devons nous limiter. Mais il est impossible de parler

[1] Des fouilles pratiquées près de ce four ont mis au jour l'un ou l'autre squelette sans aucun objet.

de la station burgonde d'Elisried sans citer les objets les plus intéressants qui accompagnaient les morts.

Ce sont les plaques de ceinturon (plaque et contre-plaque) qui ont été les plus nombreuses parmi les ornements recueillis. Elles trahissent l'origine de celui qui est descendu dans la tombe.

Si son nom est ignoré, effacé depuis quatorze siècles, les plaques de ceintron parleront pour lui et elles nous diront à quel peuple il appartenait, sa croyance en Latone, aux mânes. Elles nous diront aussi s'il était déjà chrétien. Les plaques destinées à fermer le ceinturon se découvrent généralement sur les os du bassin du squelette. Elles sont en fer, plaqués d'argent, en bronze, et même entièrement en argent. Le bronze est communément employé. La surface de la plaque est ornée de dessins : des enroulements, des enlacements perlés, des chevrons brisés, des entrelacs, des serpents, des zigzags, ainsi que des sujets sacrés comme le lion du prophète Daniel, le poisson du Christ.

L'usage du ceinturon autour des reins était général chez les peuples guerriers, Saxons, Germains, Francs, Burgondes et Scandinaves, écrit l'abbé Cochet [1]. C'est un des caractères distinctifs de la sépulture de ces peuples.

A Elisried on a exhumé une plaque de ceinturon en ivoire, ce qui est un fait très rare, peut-être unique. Qui nous dira le mystère de sa provenance? Quelle est l'odyssée de cet objet et de quel atelier sortait-elle? C'est là un secret qui sera éternellement gardé. La plaque est ornée de personnages dont l'un, le mieux conservé, tend son bras sur un bâton très long, qu'on pourrait confondre avec un arbre; il est vêtu d'une tunique allant du col au pied, sans ceinture; la tête est couverte d'un capuchon dentelé. Un cercle forme l'œil,

[1] *La Normandie souterraine*, page 242.

un trait la bouche. Des hachures, des rayons indiquent les plis de la tunique. Devant lui on devine deux autres personnages mais fort maltraités par l'humidité et les siècles. On suppose que ces personnages accomplissent un acte d'adoration. Nous savons que cet acte s'exprimait par l'attitude et les mouvements du corps : celui-ci était légèrement incliné en avant pendant que la main droite touchait l'objet révéré, l'autel, la statue, la gauche étant élevée vers la bouche. Autour de ce dessin, il y a des ornements, des chimères, des dragons, des animaux qui doivent appartenir à une mythologie orientale, puis des zigzags, des dents de scie, des cordons, etc., etc.

Cette plaque trahit un art encore grossier, un art bien barbare ne trouvant comme sujet que des figures hideuses, entourées d'ornements inintelligibles.

Une autre plaque de ceinturon avec boucle en bronze est ornée de neuf bossettes dont six grandes. Le dessin est fait au burin, il est plus régulier. Le sujet est invariablement le même pour ainsi dire : c'est toujours des enroulements, des tresses, des enlacements perlés, des méandres. Ici point d'animaux fantastiques, mais seulement des enroulements.

Il est encore une autre plaque de fer avec application d'une feuille d'argent qui nous révèle la religion des occupants du cimetière. Cette plaque est ornée, à part ses enlacements perlés, de six croix séparées par une décoration circulaire. Au centre le poisson symbolique du Christ. Les morts ne sont plus des païens comme la tradition le prétendait, mais ce sont des chrétiens.

Si les peuples Francs, Burgondes confiaient à la terre leurs morts avec leurs vêtements, leurs ornements, cette coutume, quoique païenne, ne s'éteignit pas de sitôt avec le christianisme.

Il est un autre signe qui nous indique que nous n'avons

pas ici un cimetière païen, mais bien une nécropole chrétienne : c'est le groupement des sépultures, imparfait peut-être, mais qui existe néanmoins.

Nous aurions encore à citer plusieurs autres plaques très intéressantes, mais nous devons nous borner.

Après les plaques de ceinturon, ce sont les broches ou agrafes, espèces d'épingles destinées à rattacher le vêtement à l'épaule. Ce genre d'ornement est général à tous les peuples de l'antiquité. On en trouve partout dans toutes les fouilles. Les musées sont pleins de ces objets plus ou moins riches, plus ou moins variés.

La plus belle broche que la nécropole d'Elisried nous a donnée, est celle qui fut recueillie sur la poitrine d'un squelette presque consumé par l'humidité et dont la tombe avait été soignée dans sa construction. Il s'y trouvait des fragments de grosses tuiles [1] de marbre.

Notre agrafe est de bronze doré de forme carrée, sauf les quatre coins qui s'arrondissent légèrement.

Elle était sertie de verroterie là où on pouvait incruster un segment, le verre était en couleur rouge et vert-bleu. Tout le reste est rempli par les enroulements d'un cordon qui part du centre et entoure la verroterie puis la broche elle-même.

Dans le fond d'une fosse, on trouva deux fibules réunies par une chaînette de fer ; l'une, la plus grosse, était de forme ronde, l'autre, carrée, sertie encore de verroterie, d'une ornementation faisant honneur à l'orfèvre qui devait être un artiste en cet art curieux et difficile.

Lorsque nous aurons énuméré l'un ou l'autre collier qui ornait le cou d'une femme, collier qui était composé de per-

[1] La tuile était un des attributs de la sépulture antique ainsi que l'exprime Ovide dans un de ses vers.

les de pâte rondes, carrées, aplaties, rayées, coloriées en rouge, en jaune, en bleu, dont le coloris est toujours frais après un ensevelissement de plusieurs siècles; lorsque nous citerons deux bagues de bronze, des boucles d'oreilles de même métal réduites à un fil, nous arriverons à la fin de notre description.

En terminant, nous chercherons la cause qui a poussé ce clan burgonde jusque dans une contrée élevée, inhospitalière et perdue au pied des Alpes ? Quelle existence pouvait-il mener dans un canton forestier où les torrents sont nombreux et profonds ? Quelle route suivit-il et quelle date peut-on assigner à cette émigration? M. de Fellenberg a essayé de répondre à l'une et à l'autre de ces questions. Il prétend que nos émigrés venaient d'Avenches. Ils suivirent la voie romaine qui, de cette cité, se dirigeait du côté de Tavel, Heitenried, Riggisberg et Thoune. Cette émigration peut-être fixée vers la seconde moitié du VIe siècle. Ce sont là des hypothèses qui n'ont rien d'invraisemblable.

Bien que les Burgondes fussent avant tout des militaires, qu'ils descendissent dans la tombe avec leurs armes, leurs coutumes, les objets de leur industrie, aucune arme n'a été découverte dans le cimetière d'Elisried. Nous ne sommes donc plus en présence d'aventuriers, de pillards, mais de gens paisibles qui se livraient à la vie pastorale, peut-être aussi à la vie agricole.

Ce ne sont déjà plus que les petits-fils des farouches envahisseurs. Ils ont remplacé la lance, la hache de fer, le scramasax par les objets de parure. Le christianisme les avait transformés.

Fribourg, décembre 1914.

Fr. REICHLEN.